

LECTURES & CRITIQUES*

John E. Joseph, *Saussure*, Oxford & New York, Oxford University Press, 2012, 780 p., ISBN 978-0-19-969565 2.

L'ouvrage de John E. Joseph marque un tournant dans l'historiographie de la linguistique et trouve sa place dans le panthéon des études saussuriennes à côté des *Sources manuscrites* de Robert Godel (1957) et des éditions critiques du *Cours de linguistique générale* procurées par Rudolph Engler (1967-1974) et par Tullio De Mauro (1967). Joseph nous livre un récit de vie qui se double d'une exégèse critique magistrale de la pensée saussurienne, où la recherche historique jette de nouveaux éclairages sur la recherche théorique saussurienne. Le volume restitue l'histoire d'une vie et l'historicité d'une pensée grâce à un travail de recherche, d'archives et d'érudition qui force l'admiration. Joseph parvient à construire une fresque monumentale en suivant la toile tissée par l'écriture saussurienne et en mettant au jour le palimpseste des campagnes d'écriture auxquelles Saussure soumet la moindre idée. Le volume se compose de cinq parties comprenant chacune un nombre variable de chapitres qui suivent un ordre chronologique. La première partie (chap. 1-3), *The world into which he was born*, retrace l'histoire de la famille De Saussure à travers trois siècles. Joseph restitue le climat social, politique et intellectuel de la République de Genève à

partir du ^{xvi}e siècle et reconstruit l'histoire des microcosmes sociaux et culturels où Ferdinand de Saussure s'est formé. Ce premier geste historiographique fournit des clés pour la compréhension de l'itinéraire culturel de Saussure sans pour autant convoquer une herméneutique sociale de type déterministe. Pour mieux situer la genèse intellectuelle de la pensée saussurienne, Joseph esquisse une histoire de la réflexion sur le langage dans la longue durée. Si les élaborations de Saussure se laissent inscrire dans une tradition ancienne, les continuités qu'on peut dégager ne diminuent en rien l'originalité de son apport. Car c'est précisément la synthèse critique qu'il élabore à partir des théorisations antérieures qui produit un système explicatif original et efficace (p. 70-71).

Dans la deuxième partie (chap. 4-7), *Early years to the Mémoire* (1857-1878), Joseph nous renseigne sur l'ambiance familiale, sur l'expérience traumatisante de Saussure à l'Institut Hofwyl, ainsi que sur sa scolarité au Collège Martine, dont l'idéal pédagogique imprégné de calvinisme et axé sur l'effort pour atteindre une expression claire fait, selon Joseph, du perfectionnisme paralysant de Saussure un trait culturel davantage qu'une idiosyncrasie individuelle. Est présentée ensuite la scolarité de Saussure au Collège de Genève, dont celui-ci garda un sentiment de frustration et de futilité. Pourtant, c'est ici qu'il vécut ce que

* Le comité de rédaction d'*HEL* remercie Béatrice Godart-Wendling pour l'aide apportée à la collecte des comptes rendus qu'on lira ici. Chloé Laplantine et Bernard

Colombat sont désormais responsables de la rubrique *Lectures & critiques*, prenant ainsi le relais d'Élisabeth Lazcano.

Joseph appelle un « eureka moment » (p. 133), à savoir l'intuition selon laquelle certaines nasales de l'indo-européen primitif seraient non des consonnes mais des voyelles, une découverte qui sera le point de départ du *Mémoire*. Nous suivons le séjour de Saussure au Gymnase, la rencontre marquante avec Adolphe Pictet, son installation à Leipzig et son élection à la Société de linguistique de Paris (1876) à l'âge de 19 ans. À Leipzig, Saussure est aussitôt confronté à l'effervescence du débat concernant la publication de Karl Brugmann sur la correspondance *a-n*, ce qui déclenche en lui la hantise de la publication tardive. Nous découvrons un Saussure angoissé par des querelles de paternité niée, ignorée voire volée, que Joseph éclaire dans les moindres ressorts sans jamais perdre de vue la réalité des faits et des circonstances (voir *infra*). Joseph s'attarde sur les six premiers articles que Saussure soumet à la Société de linguistique de Paris, publiés en 1877. En défiant les positions néogrammatrices, Saussure met en avant notamment l'impact du sémantique dans l'évolution phonétique des formes linguistiques, ce qui paraît aux Néogrammatriciens une position d'arrière-garde de type français : « Saussure's backwardness, from their perspective, was that of 'the French' generally, above all Bréal, with his now outdated concern with lexicography and semantics » (p. 202)¹. Cette perspective semble néanmoins s'atténuer dans les trois derniers brefs articles parus la même année : « The next three papers [...] referred to nothing outside phonology – a sign perhaps that the Neogrammatrician atmosphere was having an effect » (*Ibid.*). Joseph nous renseigne par là à la fois sur l'intérêt précoce de Saussure pour le versant sémantique des formes linguis-

tiques, sur la réception immédiate des thèses saussuriennes en milieu allemand, ainsi que sur les conséquences en retour de cette réception. Celle-ci apparaît ainsi un dispositif fondamental pour suivre à la fois la circulation des idées et leur restructuration. Cette section s'achève sur le *Mémoire sur le système primitif des voyelles indo-européennes*, dont Joseph retrace la rédaction précipitée et tourmentée, qui expliquerait le caractère complexe et, à ses dires, hermétique de l'ouvrage, ainsi que sa fortune : « No single one of the solutions was perfect; it was the whole nexus of not-quite-perfect solutions that gave credibility to the proposal » (p. 247). Joseph conclut en illustrant avec clarté les innovations du *Mémoire* (la notion de phonème, le coefficient sonantique⁴, l'hypothèse de l'existence des racines dissyllabiques dans le système indo-européen proto-ethnique), ainsi que les heurs et les malheurs de sa réception dans les milieux académiques européens.

La troisième partie (chap. 8-11), *Doctorate and Paris Years* (1879-1891), est consacrée à la carrière académique de Saussure : son doctorat à Leipzig, son voyage apparemment improductif en Lituanie, son activité à la Société de linguistique de Paris, ses dix années parisiennes, sa candidature manquée au prix Volney. Après l'éclat du *Mémoire*, la thèse de doctorat sur le génitif absolu en sanskrit paraît, à l'époque, modeste et vouée à un oubli rapide, à tel point que Joseph croit pouvoir antidater le silence saussurien, ce qui reste à confirmer : « His retreat into professional silence began, not after the thesis, but during it, with its laconicity and, above all, its phantom Part III » (p. 269). Pourtant, l'impact du *Mémoire* ainsi que les nombreuses contributions de Saussure à la Société de linguistique de Paris dissimulent sa hantise de la publication, si bien qu'invoquer le mythe de l'improductivité paraît à cette époque un anachronisme : « At the start of the 1880s, any suggestion that Ferdinand

1 Sur les liens entre la sémantique linguistique d'expression française et la lexicographie monolingue, ainsi que la position de Saussure par rapport à la lexicographie française voir Bisconti (sous presse).

de Saussure would develop the reputation of an unproductive scholar, resting on the laurels of his first book, would have provoked laughter » (p. 339). L'expérience de l'enseignement sera une source de frustration pour Saussure. D'abord, ce n'est pas l'enseignement de grammaire comparée dont'il hérite de Bréal, mais un cours de gotique et vieil allemand, dont il n'est point spécialiste et qui semble correspondre à une politique académique précise : « It was rather scandalous that Paris had so little presence in Germanic linguistics, when Germany was so strong in Romance studies » (p. 280). Joseph met au jour les relations complexes que Saussure entretient avec le milieu académique parisien, ainsi que les difficultés qui le pousseront à la démission et au retour en Suisse. Malgré la variété de ses engagements, « [h]e continued nevertheless to write and write » (p. 340). Pourtant, ces écrits ne font l'objet d'aucune communication car « [e]xperience had taught him the danger of discussing ideas that were not fully formed with people who might incorporate them into their own publications, opening him up to eventual charges of plagiarism » (*ibid.*). Dans cette troisième partie, Joseph mène une analyse éclairante des manuscrits saussuriens de Harvard. En particulier, il discute l'importance des manuscrits connus sous le nom de *Phonétique* (voir Saussure 1995) au sein de la théorie générale du langage que Saussure est en train de développer, et montre que le premier cahier ne constitue pas un projet d'ouvrage, mais qu'il s'agit plutôt de notes pour des cours. Joseph parvient ainsi à expliquer la raison de la structuration de ces cours en chapitres : « Saussure's teachers at Leipzig had presented their courses in this format, and he would continue to use it throughout his career » (p. 284).

La quatrième partie du volume (chap. 12-16), *Return to Geneva* (1891-1908), s'ouvre sur le retour de Saussure en Suisse en 1891 avec sa nomination en

tant que professeur extraordinaire à l'université de Genève et les trois célèbres leçons inaugurales du cours de *Phonétique du grec et du latin*. Celles-ci côtoient la tentative de systématisation des vues sur le langage qu'est *De l'essence double du langage*. Secrétaire du *Dixième congrès international des orientalistes*, qui se tient à Genève en 1894, il continue à cette occasion les recherches sur le lituanien qu'il avait entamées à Paris. C'est lors de la rédaction de sa communication pour ce colloque que la paresse épistolaire (*epistolophobia*) qui le gagne progressivement se métamorphose, selon Joseph, « into a general 'disgust' with writing » (p. 400), à condition néanmoins d'entendre, nous semble-t-il, par écriture celle qui est destinée à la publication. Le colloque ne répondra pas pleinement aux attentes de Saussure, mais sera pour lui l'occasion de présenter publiquement la formulation de sa loi à propos de l'accentuation lituanienne : or, « [a]s the careers of the nineteenth-century linguists went, this is what made him a success » (p. 408). Dans cette partie du volume, Joseph retrace la genèse de quelques idées saussuriennes majeures. À propos du premier cours de linguistique générale (1907-1908), le plus atypique des trois, Joseph relève une influence possible des écrits de Bergson et de Claparède quant à la théorie de l'association d'idées. Si à cette époque Genève est un lieu fertile en idées dans plusieurs domaines scientifiques, elle représente la périphérie dans la carte géographique de la science du langage. Pourtant, la situation genevoise pouvait permettre à Saussure de marquer de son empreinte la recherche linguistique en se positionnant sur un terrain vierge. En même temps, Genève le projetait dans une dimension fort différente de la parisienne, plus provinciale et imprégnée d'histoire personnelle. Une fois de plus, les liens familiaux sont une sollicitation pour l'écriture. Joseph montre la proximité de Saussure avec le travail de son frère mathématicien René,

dont on trouvera des échos dans *De l'essence double du langage*. Enfin, Joseph reconstruit, voire déconstruit, la légende personnelle que Saussure consigne dans son mémorial (publié par Godel en 1960), où la narration est ponctuée par les récriminations contre ses parents qui l'ont freiné dans ses enthousiasmes d'adolescent, contre son professeur de lycée, Louis Morel, qui n'a pas su reconnaître l'importance de sa découverte des sonantes, et contre ses maîtres de Leipzig qui n'ont pas compris la portée des propositions du *Mémoire*. Pourtant, Joseph en conclut que « Saussure, a man of honesty and integrity, surely knew in his heart that he had mainly himself to blame » (p. 471). Joseph montre que la période 1878-1903 voit l'émergence d'une narration publique sur la figure de Saussure : « the legend was developing that his lack of publication was proof of a conception of language so powerful that it had to left to others to realise. If anything, this made writing all the harder for Saussure. Besides his own perfectionism, he now had the legendary ideals imposed on him by others to fall short of » (p. 472).

La cinquième et dernière partie (chap. 17-20), *Final flourish* (1908-1913 et années suivantes), se penche enfin sur les années qui ont consacré la célébrité de Saussure, et qui correspondent à celles des deuxième et troisième cours de linguistique générale où, selon Joseph, il aborde la complexité du langage et ses paradoxes de manière plus constructive par rapport aux cours précédents : « Through the preceding three decades his failure to resolve such antinomies left him paralysed. Now, in his fifties, he was mature enough to accept that they were true paradoxes, ones he would never resolve but might yet manage to clarify » (p. 545). Joseph fait valoir que « [c]ompared with its predecessor of 1907, the various components of the second course fit together more coherently » (p. 554). Or, nous aimerions

attirer l'attention sur un aspect d'ordre factuel qui nous semble expliquer, en partie, la teneur du cours de 1907 par rapport aux suivants : il faut s'efforcer d'envisager ce premier cours en tant qu'enseignement que Saussure hérite de Wertheimer en cours de semestre, suite au départ à la retraite de ce dernier. Pour des raisons de continuité pédagogique et didactique, Saussure ne peut guère en modifier le programme. Ainsi, la physionomie des deux autres cours, qui gagnent en organicité et cohérence, nous paraît-elle imputable moins à une question de maturité scientifique qu'à des raisons d'autonomie pédagogique : dans les cours II et III, Saussure peut axer son enseignement, pour la première fois en pleine autonomie, sur les aspects généraux du langage (voir Chidichimo 2016). Enfin, à propos du cours III (1910-1911), Joseph pousse plus loin l'analyse en considérant la perspective d'un possible quatrième cours de linguistique générale : « When the course resumed on 19 May, he did something very extraordinary indeed: he went back to the beginning of the 'course on *la langue*' that had opened on 25 April. Treating it as though it were a manuscript, he now set about revisiting it. The revisions are significant enough that we are really dealing with a fourth phase in his lectures on general linguistics, and the closest we have to a definitive one » (p. 585-586). Ceux qui connaissent les travaux de Joseph ne trouveront pas de nouveauté dans l'histoire de la tempête politique et sociale qui s'abat sur le milieu académique genevois à la fin de 1912. Dans ce volume, elle est bien résumée et nous prépare au récit des derniers jours de Saussure dans le calme de la campagne suisse. En conclusion de cette cinquième partie, Joseph passe en revue tout le florilège des publications posthumes de Saussure, les travaux relevant de la philologie saussurienne et l'essor du structuralisme. Parmi les *Saussurean studies* que Joseph mentionne, on remarque toutefois

l'absence de l'édition critique de Tullio De Mauro.

Un riche appareil de notes intervient en fin de texte (p. 652-740). L'ouvrage se clôt par une section bibliographique qui contient, dans l'ordre, une bibliographie secondaire sélectionnée, une bibliographie des publications de Saussure, une liste d'ouvrages qui citent Saussure de son vivant et une sélection de publications posthumes de ce dernier. On aurait aimé y trouver également une section consacrée aux sources manuscrites utilisées, celles-ci figurant uniquement en tant que références dans l'appareil des notes. Vient enfin un index unique des noms et des notions, qu'il aurait été préférable de scinder. Si l'on peut regretter l'absence de citations en langue originale tout au long de l'ouvrage, on comprend aisément le choix éditorial de ne pas alourdir un volume déjà extrêmement dense.

Il faudra sans doute du temps avant que ce volume connaisse une réception complète. Comme tous les ouvrages d'une certaine importance, il offre l'avantage de réorganiser la discipline. De même, il comble un vide qui perdurait depuis plusieurs décennies, la dernière note biographique scientifique étant celle de De Mauro, publiée en annexe à son édition du *Cours de linguistique générale* (1967). Ces dernières années ont vu le jour les deux tomes de la biographie rédigée par Claudia Mejía (2008 et 2012) avec un troisième volume annoncé. Cependant, cet ouvrage nous livre une vue interprétative très marquée par la perspective psychanalytique adoptée par l'auteur qui rend le texte difficilement utilisable. Joseph, quant à lui, nous livre une critique philologique savamment menée en proposant une comparaison des documents d'archive à la lumière de toutes les sources disponibles, ainsi qu'une évaluation critique des hypothèses de recherche qui s'offrent à l'historien. Dès que l'on s'occupe de Saussure, toute une couche d'écriture

s'érige en obstacle épistémologique formé par les stratifications conceptuelles et les préjugés philologiques dus, d'une part, à un siècle d'interprétations formulées souvent en dehors du contrôle de la philologie, et d'autre part, à la productivité même des thèses saussuriennes. Joseph nous offre un outil indispensable pour la recherche qui oblige à revenir aux sources et à considérer la pluralité et la diversité des documents par rapport aux sources qui sont habituellement compulsées. Cette approche historiographique de retour systématique aux sources a pour effet de mettre en résonance l'élément biographique avec la continuité de l'écriture et de la recherche saussurienne. L'ouvrage offre de nombreux rapprochements de détail qui jettent de nouveaux éclairages sur la linguistique de la fin du siècle et ses différents acteurs. Par ailleurs, le caractère exceptionnel de la figure de Saussure n'est jamais présenté de manière fidéiste mais ressortit à l'autonomie de Saussure par rapport aux méthodes et au style de la science de son époque, de sa confrontation aux réticences de l'académie, des diverses vicissitudes socio-familiales et du tempérament qui est le sien. Par ailleurs, l'ouvrage de Joseph montre bien à quel point l'histoire de la linguistique est investie dans le geste théorique du linguiste. Particulièrement réussie nous paraît la tentative historiographique de Joseph d'écrire une histoire de la linguistique en surplombant l'histoire relatée par Saussure, notamment au sujet du comparatisme. Dans les deuxième (1908-1909) et troisième (1910-1911) cours de linguistique générale, l'histoire de la discipline que relate Saussure coïncide essentiellement avec la narration accréditée par les Néogrammairiens, et notamment par Osthoff, dont Saussure a suivi le cours d'histoire de la linguistique moderne, le seul livre disponible sur le sujet étant à l'époque *Geschichte der Sprachwissenschaft* de Theodor Benfey.

Or, si Saussure fait commencer la linguistique moderne autour de l'année 1870, il ne pratique nullement une historiographie téléologique, de type « Whiggish » (p. 72), comme les Néogrammairiens. À l'époque, il s'était déjà émancipé de leur tutelle, leur doctrine péchant à ses yeux par un déficit d'effort réflexif. En s'attardant sur la démarche historiographique de Saussure, Joseph explique la portée de la tradition grammaticale sanskrite et rend accessible ce moment fondateur du comparatisme qu'est la rencontre avec les analyses grammaticales du sanskrit datant des IV^e-VI^e s. av. J.C. Joseph écrit l'histoire de la discipline en colmatant les brèches et en levant les implicites de la narration saussurienne, ou encore en signalant certaines cautèles, voire des amnésies partielles : tel est le cas de l'absence de référence à Humboldt, qui pourtant avait toute sa place dans l'histoire de la linguistique esquissée par Osthoff trente ans auparavant. Or, même si Joseph ne le dit pas explicitement, la perspective pédagogique et le statut textuel des écrits concernés – des notes pour les cours – peuvent justifier certaines lacunes : il s'agirait alors d'une nécessité de simplification et de contextualisation pédagogiques ; ou encore, on peut considérer que ces notes pouvaient être complétées à l'oral dans le cadre de l'événement pédagogique qu'est un cours universitaire. Si Joseph utilise les *Souvenirs* de Saussure (première source autobiographique connue), c'est avant tout pour rendre disponible la mythologie personnelle que celui-ci élabore et tenter de la rectifier à la lumière de faits historiquement attestés : « The personal mythology he constructs may be his best attempt to make sense of events as he misremembered them » (p. 158). Nous découvrons que ces écrits autobiographiques sont parfois des gestes apologétiques à usage personnel. C'est pourquoi ces souvenirs « need to be treated as claims or beliefs at

best, and potentially as personal myths or self-deceptions » (p. 135). Joseph est confronté au dilemme herméneutique de tout biographe et historien, la question étant d'évaluer la véracité du témoignage que Saussure livre à la première personne. Joseph montre que ces souvenirs instituent le plus souvent une contre-narration par rapport à la chronologie réelle. En croisant différentes sources, il corrige par exemple la datation que Saussure donne de ses premiers écrits de linguistique : « Casting his mind back in 1903, he recalled writing the essay in the summer of 1872, prior to his seeing the form *tetakhatai* and being struck by the insight about *a*. However, a diary of his [...] shows that he wrote the essay in August 1874, when he was nearly seventeen and had completed his education at the Gymnase » (p. 134). Joseph montre que la forme *tetákhatai* que Saussure évoque comme une découverte personnelle figurait dans un manuel scolaire, l'*Ausführliche Grammatik der griechischen Sprache* de Raphael Kühner (1802-1878), dont il possédait une édition de 1869 et qu'il avait même annotée. À travers cet épisode, Joseph aborde indirectement une question épistémologique majeure : qu'est-ce qu'une découverte en linguistique ? En particulier, il reconstitue le dispositif de la fausse découverte de Saussure, qui en vérité en était une pour de vrai : « The 1869 edition of Kühner which Saussure owned [...] points to the correspondence and gives examples, including *tetákhatai*, without saying that the one became the other. This created a sort of institutional memory lapse, a window of ignorance making it possible to 'discover' that *n* became *a*, something everyone had known once but had learned to un-known » (p. 135). Il nous incombe de signaler une imprécision que nous avons rencontrée à la lecture du texte : nous nous en faisons un devoir envers l'auteur, l'œuvre et les lecteurs qui s'y pencheront à l'avenir. À la

page 383, Joseph présente les thèmes principaux du manuscrit *De l'essence double du langage* (BGE AdS 372). En particulier, il s'attarde sur un passage où Saussure parle des quatre points de vue depuis lesquels on peut envisager les faits de langage (BGE AdS 372, p. 12-14). De ces quatre points de vue, Saussure en estime acceptables seulement deux. Dans les années suivantes, ces deux points de vue seront dénommés *le diachronique* et *le synchronique*. Or, Joseph transcrit une citation de Saussure : « In the end – he says – it will be necessary to bring everything down theoretically to the four valid points of view that we have justified, which in turn rest on the two necessary points of view of the synchronic and diachronic ». Après avoir consulté les manuscrits originaux, l'édition Gallimard (Saussure 2002), l'édition de De Mauro (Saussure 2005), celle de Amacker (Saussure 2011), ainsi que celle procurée par la thèse de Chidichimo (2011), nous avons relevé une interpolation dans le texte. Dans les différentes éditions et dans le manuscrit on peut lire : « autant nous sommes convaincu à tort ou à raison qu'il faudra finalement en venir à tout réduire théoriquement à nos quatre points de vue légitimes reposant sur deux points de vue nécessaires, autant nous doutons qu'il devienne jamais possible d'établir avec pureté la quadruple ou seulement la double terminologie qu'il faudrait ». Comme on le voit clairement dans ce passage, Saussure n'emploie pas les termes *synchronique* et *diachronique*. Cet ajout vient de l'édition anglaise de *De l'essence double du langage* (Saussure 2008) procurée par Sanders et Pires, et ne paraît pas avoir été transcrite directement par Joseph lui-même, qui fait confiance aux éditeurs anglais (voir Chidichimo *sous presse*).

Pour conclure, on ne manquera pas de noter que la lecture du volume est rendue agréable par la qualité littéraire du texte et l'élégance du style. Elle est

agrémentée par un certain humour de l'auteur qui crée la distance nécessaire par rapport à la figure de Saussure, et enfreint de ce fait la « complicité naturelle » entre enquêteur (biographe) et enquêté dont parlait Bourdieu (1986, p. 69) et qui introduirait un biais dans l'écriture biographique. L'effort narratif de Joseph rend bien compte de la continuité entre l'élément biographique et les contingences de la recherche. De plus, le rapprochement constant entre sources variées déclenche une polyphonie narrative qui crée une certaine tension dans l'écriture biographique. On peut citer les pages où Joseph se confronte au journal intime d'Henri de Saussure : d'un côté, il y a le texte du père de Saussure qui constitue un témoignage ; de l'autre, il y a le travail critique de l'historien qui évalue la source et établit une interprétation en contrepoint des affirmations du témoin. Parvenu à la fin du volume, le lecteur sera reconnaissant à l'auteur de cet ouvrage généreux et nécessaire, qui associe la clarté de l'exposé et la beauté de la narration à la rigueur de l'analyse. Il retiendra également l'indulgence de l'historien : sa capacité à prendre au sérieux son sujet et à se pencher sur les sources sans solliciter aucune confirmation. Joseph sait en effet accorder à Saussure le bénéfice du doute sans jamais hasarder d'hypothèse incontrôlée. Ce volume nous paraît en tous points exemplaire de l'écriture historiographique et des usages de la biographie dans l'histoire des théorisations sur le langage. L'intérêt du genre biographique en histoire de la linguistique, sans doute encore peu pratiqué mais qui n'en constitue pas moins un soutien important pour les reconstructions historiographiques, s'en trouve pleinement confirmé.

Valentina Bisconti (Université de Picardie Jules Verne, EA 4283 et UMR 7597) & Alessandro Chidichimo (Université de Genève)

BIBLIOGRAPHIE

- Benfey, Theodor, 1869. *Geschichte der Sprachwissenschaft und orientalischen Philologie in Deutschland*, Munich, J. G. Cotta.
- Bisconti, Valentina, sous presse. *Le sens en partage. Dictionnaires et théories du sens (XIX^e-XX^e siècles)*, Lyon, ENS Éditions.
- Bourdieu, Pierre, 1986. « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 62-63, p. 69-72.
- Chidichimo, A., 2011. *Il manoscritto saussuriano de L'essence double du langage*, thèse soutenue à l'université de Calabre, 16 mars 2011.
- 2016. « Une source du premier cours de linguistique générale de Saussure, octobre 1906 », in R. Daylight éd., *100 Years of the Course in General Linguistics, Semiotica*, special issue.
- Sous presse. « Saussure et la temporalité : une recherche terminologique (1881-1891) », *History of Linguistics 2014: Selected papers from the 13th International Conference on the History of the Language Sciences (ICHoLS XIII), Vila Real, Portugal, 25-29 August 2014*, ed. by Carlos Assunção, Gonçalo Fernandes & Rolf Kemmler, Amsterdam/Philadelphie, J. Benjamins (SiHoLS).
- Godel, Robert, 1957. *Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale de F. de Saussure*, Genève, Droz.
- 1960. « Souvenirs de F. de Saussure concernant sa jeunesse et ses études [1903, Ms.fr. 3957/1] », *Cahiers Ferdinand de Saussure* 17, 12-25.
- Kühner, Raphael, 1869. *Ausführliche Grammatik der griechischen Sprache*, Hannover, Auflage.
- Saussure, Ferdinand de (1967/74). *Cours de linguistique générale* (éd. critique par R. Engler), Wiesbaden, Harrasowitz. [CLG/E]
- 1967. *Corso di linguistica generale* (éd. critique par T. de Mauro), Rome-Bari, Laterza.
- 1995. *Phonétique : il manoscritto saussuriano d'Harvard* (éd. par M. P. Marchese), Florence, Unipress.
- 2002. *Écrits de linguistique générale* (éd. critique par S. Bouquet et R. Engler), Paris, Gallimard.
- 2005. *Scritti inediti di linguistica generale* (éd. critique par T. De Mauro), Rome-Bari, Laterza.
- 2008. *Writings in General Linguistics* (éd. critique par C. Sanders et X. Pires), Oxford, Oxford University Press.
- 2011. *Sciences du langage* (éd. critique par R. Amacker), Genève, Droz.
- 2014. *Une vie en lettres. 1873-1913* (éd. par Cl. Mejia), Nantes, Cécile Defaut.

Wendy Ayres-Bennett et Thomas M. Rainsford (dir.), *L'Histoire du français. État des lieux et perspectives*, Paris, Classiques Garnier, 2014, coll : Histoire et évolution du français, 419 p., ISBN 978-2-8124-2984-2

L'ouvrage qui nous est proposé par W. Ayres-Bennett et T. Rainsford rassemble les communications du premier colloque, tenu en 2011 à Nancy, de la toute récente Société internationale de diachronie du français. Dans l'introduction de ce recueil qu'ils éditent, les deux chercheurs rappellent qu'il s'agissait, au cours de cette manifestation, d'« animer une réflexion générale sur la discipline », réflexion qui s'articulait sur les trois thèmes proposés aux participants : état des lieux ; questions de méthodologie et d'épistémologie ; application de différentes approches théoriques. On ne s'étonnera donc pas si la structuration de l'ouvrage en trois parties reprend ces trois grands thèmes. À y regarder de plus près, on constate qu'il était en fait assez difficile de trouver une façon entièrement satisfaisante d'organiser la matière. Le choix qui a été fait permet sans doute de classer les contributions, mais les limites sont parfois relativement floues, bon nombre d'articles – même ceux qui mettent l'accent sur les modèles théoriques – demeurant, ce qui est assez naturel, fondés sur des études de cas.

Les dix-sept contributions ici publiées offrent un panorama très intéressant des études diachroniques portant sur le français et des tendances actuelles. Si la plupart des contributeurs se sont déjà fait connaître par la qualité de leurs recherches, on relèvera comme point positif que plusieurs générations de collègues sont ici représentées, sans d'ailleurs que des différences fondamentales apparaissent entre elles, l'esprit de « nouveauté » n'étant évidemment pas réservé aux travaux des jeunes chercheurs. Par ailleurs, loin de se limiter au territoire national, la recherche en diachronie du français se caractérise depuis longtemps – on pourrait dire depuis ses débuts – par son aspect international, aspect qui se reflète bien dans ce recueil, puisque plus de la moitié des contributeurs sont dans des universités ou des centres de recherche à l'étranger.

On passera rapidement sur l'importance accordée, dans les diverses communications, aux corpus informatisés. Il y a déjà un certain temps que la linguistique historique profite de ce renouvellement considérable des méthodes et des données ; cette importance est unanimement reconnue, au point qu'il n'a pas semblé utile de réserver une place particulière à la réflexion sur ce type de corpus, la majorité des études en faisant usage, et certaines soulignant sa nécessité.

S'agissant de linguistique diachronique, il semble intéressant d'observer que l'ouvrage offre une bonne image de ce que l'on pourrait appeler le degré d'intérêt suscité par telle ou telle période de l'histoire de la langue. Quelles sont les périodes de l'histoire de la langue qui sont les mieux représentées, qui suscitent le plus de travaux ? Quelles sont celles qui se trouvent un peu délaissées ? On notera d'abord au passage l'absence de communication portant sur la périodisation en tant que telle. Cette problématique est loin d'avoir été épuisée et les nombreux résultats obtenus ces dernières

années devraient permettre d'avancer dans la réflexion ; si des concepts comme celui de très ancien français ou celui de français préclassique commencent à devenir d'un usage courant, il reste que la notion de français classique et, surtout, celle de français « moderne » mériteraient d'être précisées et, éventuellement, d'être mieux délimitées.

Si l'on met à part un petit nombre de contributions qui ne s'attachent pas à une période particulière et considèrent la diachronie dans son ensemble ou sur une très longue durée, on constate que l'ancien et le moyen français sont toujours très représentés, avec des études portant sur le système linguistique ; le français préclassique et classique est également pris en compte, mais il s'agit davantage de travaux sur les aspects métalinguistiques (dictionnaires, remarqueurs), avec toutefois la volonté de rattacher ces aspects à l'étude de la langue, comme nous le verrons plus loin. Les parents pauvres demeurent les périodes plus récentes (entre la période classique et le français contemporain). Il est dommage que le *xix^e* siècle, par exemple, ne soit abordé, sauf exception, que par les stylisticiens, alors qu'il reste encore beaucoup à faire sur de nombreux aspects du système linguistique.

Un des intérêts de cet ouvrage est de permettre de faire le point sur la réflexion théorique dans le champ de la diachronie du français. On constate en fait que la tendance actuelle ne semble pas être celle de l'application d'une théorie syntaxique particulière. S'il y a théorisation ou évaluation de la pertinence de telle ou telle position théorique, c'est davantage sur le changement linguistique que porte la réflexion. Ainsi, la contribution de T. Verjans (305-320), qui montre l'intérêt des conceptions de Coseriu sur la langue comme « système de possibilités », peut-elle, d'une certaine façon, enrichir la réflexion sur le concept de grammaticalisation. Ce dernier, qui a été très exploité

ces dernières années, semble un peu délaissé actuellement. Il retient toutefois l'attention de C. Badiou-Monferran (289-304), qui, s'interrogeant sur le statut de la pragmatization, revient sur la distinction qu'il convient d'établir entre une grammaticalisation au sens strict, telle qu'elle était définie par Meillet, et une grammaticalisation beaucoup plus large, qui présente peut-être l'inconvénient de rendre compte de presque tous les types de changements. Deux contributions prennent en considération la place qu'il faut donner à la langue orale dans une théorie de l'évolution. P. Koch (321-355), dans une approche relevant de l'étude de l'histoire « externe », part de l'importance de l'opposition oral / écrit, mais dépasse cette dichotomie trop simplificatrice en prenant en compte d'autres paramètres, en particulier celui de la distance communicative ; ce type d'approche avait déjà été présenté dans d'autres travaux, mais il est ici approfondi par un essai de construction d'un modèle général dépassant le cas particulier du français. Cette réflexion sur le statut de l'oral doit être rapprochée de celle que propose C. Marchello-Nizia (161-174) sur l'importance et la nécessité qu'il y a de pouvoir aborder la langue orale, qu'on a cru longtemps inaccessible, sur des bases méthodologiques saines ; d'où sa tentative d'élaborer une typologie des marques linguistiques sur lesquelles il convient de s'appuyer si l'on désire retrouver des traces d'oral « représenté » dans les textes anciens. L'approche théorique est également illustrée par la contribution d'A.-M. Kristol (137-157), qui, exploitant les données des études dialectologiques, montre, à partir de deux cas particuliers, l'usage du passé simple et le maintien de la déclinaison, comment la prise en compte de la synchronie peut éclairer la diachronie d'une langue. Enfin, explorant un sous-domaine qui se développe depuis quelques années maintenant, celui de la traduction, M. McLaughlin (273-287) ne se contente pas de montrer

l'importance de cette activité tout au long de l'évolution du français, mais, de façon plus ambitieuse, essaie de construire un modèle théorique permettant de rendre compte de cette influence.

Si les autres études contenues dans cet ouvrage s'attachent à des périodes et à des faits de langue particuliers, elles n'en présentent pas moins indirectement, dans la majorité des cas, un intérêt du point de vue théorique et méthodologique.

On pourrait s'étonner que la syntaxe en tant que telle ne soit pas vraiment représentée dans cet ouvrage ; une des raisons de ce manque est sans doute à rechercher dans le fait que l'apport des grammaires de constructions est beaucoup trop récent pour que puisse être évalué l'impact de ces nouveautés théoriques sur les études diachroniques. Les faits de langue qui sont ici étudiés relèvent en fait de la morphosyntaxe ou de la morphophonologie. C'est ainsi que T. Rainsford (21-44), adoptant une approche quantitative pour étudier le phénomène de l'enclise, montre de façon convaincante que les formes enclitiques du pronom ont en fait un fonctionnement d'affixes dès l'ancien français. R. Ingham (45-59), quant à lui, observe le marquage du genre en wallon et en anglo-normand et établit la priorité de la composante phonologique sur la composante grammaticale. Une place particulière doit être réservée à la communication de J. Stichauer (77-92), dans la mesure où elle aborde un domaine dont la diachronie n'est pas aussi amplement étudiée qu'elle le mérite, celui de la morphologie lexicale. À partir de deux familles de suffixes (les noms de qualité et la nominalisation déverbale en *-ment* en français préclassique et classique), il nous est offert là un bel essai de théorisation sur la restructuration des catégories lexicales.

On regrettera sans doute que la sémantique n'apparaisse pour ainsi dire pas dans cet ouvrage ; ceci n'a en fait rien de très surprenant, ce parent pauvre de la

diachronie n'ayant que rarement fait l'objet d'études systématiques, sans doute en partie à cause de l'importance accordée à la lexicologie et à la lexicographie. La vitalité de cette dernière est bien illustrée dans l'article de J. Reiskoerfer (127-136), qui présente deux grands projets de lexicographie diachronique : la version électronique du FEW et le nouveau dictionnaire étymologique et historique du franco-roman, projets dont la réalisation sera sans aucun doute d'une très grande utilité pour la communauté des chercheurs.

Ce qui est plus surprenant, étant donné le nombre et la richesse des travaux déjà réalisés dans ce champ, c'est la place très réduite qu'occupe le domaine de la linguistique du texte et du discours, domaine qui soulève pourtant encore de nombreux problèmes théoriques et méthodologiques ; ce champ d'étude est représenté par l'article de S. Lehmann (253-270), qui observe l'évolution de la conception de la cohérence textuelle sur un point particulier : le changement dans les paliers de traitement, et qui prend par ailleurs en compte la question de la typologie textuelle, dans la mesure où il s'agit d'évaluer la spécificité d'un corpus de textes médicaux de moyen français et de français préclassique.

Comme on l'a déjà souligné plus haut, l'étude des grammaires et des dictionnaires est particulièrement bien représentée dans ce recueil. Ce qu'il faut noter, c'est que les études qui s'appuient sur ce type de corpus portent sur la langue des auteurs, qu'il s'agisse des grammairiens, des remarqueurs ou des lexicographes, l'idée générale étant que ces textes ne sont pas seulement des sources utiles par les informations qu'ils apportent dans leur contenu, mais aussi par les outils linguistiques utilisés, ne serait-ce que dans le métalangage. La plupart des collègues qui se sont intéressés à cette problématique ont – ce n'est pas un effet du hasard – une partie plus ou moins importante de leur

champ de recherche dans le domaine de l'histoire des idées linguistiques. Il nous semble qu'il y a là un point très positif, les études diachroniques ne pouvant que s'enrichir de cet apport. Trois communications sont ainsi consacrées aux remarqueurs et aux grammairiens de l'époque classique : M. Sejjido (93-110), prenant comme point d'observation le cas des expressions anaphoriques et de leur fonctionnement, étend ses réflexions au problème plus général du traitement des questions syntaxiques par les remarqueurs du XVII^e siècle. G. Siouffi (111-125) étudie la notion de « sentiment de la langue » et évalue sa pertinence lorsqu'il s'agit d'observer le corpus des remarqueurs. Quant à C. Pagani-Naudet (187-198), elle montre comment il est possible de prendre en compte la langue des grammairiens, qui se présente souvent explicitement comme un modèle à suivre, dépassant ainsi l'approche habituelle qui s'en tient à l'exploitation de leurs réflexions sur la langue.

Cet intérêt pour le discours métalinguistique se traduit également dans le domaine de la lexicographie. C'est ainsi qu'A. Steuckardt (199-214), à partir d'un corpus de dictionnaires anciens, montre la pertinence et l'utilité de ce type de source pour l'étude des emprunts ; elle insiste sur l'importance, pour ce genre d'étude, de l'informatisation, qui permet par exemple le travail à partir des balisages. De la même façon, C. Féron (215-232) met bien en avant l'importance des bases de données informatisées lorsqu'elle examine les expressions (*être censé / réputé*) dans des dictionnaires anciens, le discours du lexicographe fournissant un bon terrain pour l'observation de l'évolution de ce type de locution. Dans sa communication, V. Bisconti (233-251), comparant les conceptions de la langue française sous-jacentes à trois dictionnaires, souligne l'importance de l'idéologie de l'époque et son influence sur ces descriptions ; elle en conclut fort justement qu'une certaine

prudence est nécessaire lorsqu'on utilise ce type de données.

Il faut signaler enfin que la philologie, dans sa liaison avec l'analyse linguistique, n'est pas absente de ce panorama des études diachroniques. Dans les deux articles qui relèvent de cette discipline, on retrouve, ce qui n'a rien de surprenant, non seulement la mise à profit des ressources informatiques mais également une réflexion critique sur ces nouveaux outils qui modifient assez profondément la pratique philologique, qu'il s'agisse de la contribution de J. Alletsgruber (61-76), qui offre une étude des *scriptae* des chartes de la Nièvre et de la Saône-et-Loire ou de celle d'A. Wirth-Jaillard (175-186), qui se propose d'élargir le corpus habituellement utilisé en prenant en compte des documents comptables trop souvent ignorés, ouverture qui demande une collaboration plus étroite avec d'autres disciplines du champ de l'histoire ou de celui du droit, par exemple. Ce souci de varier les corpus, de compenser l'importance, la surreprésentation, des textes littéraires, est un sentiment de plus en plus partagé, qui se laisse percevoir, plus ou moins explicitement, dans de nombreuses contributions. Cette ouverture vers d'autres types de discours, déjà bien engagée, apparaît comme une tendance très positive, qui permettra sans nul doute un autre regard sur bon nombre de points de la diachronie du français.

Bernard Combettes
Université de Lorraine &
UMR 7118-ATILF

Blome-Tillmann, Michael, *Knowledge and Presuppositions*, Oxford University Press, 2014, 198 p., ISBN 978-0-19-968608-7.

L'objectif poursuivi dans *Knowledge and Presuppositions* est de présenter une nouvelle approche du contextualisme épistémique reposant sur l'idée

que les présuppositions pragmatiques joueraient un rôle central dans la sémantique traitant des attributions de connaissance. Rappelons que le contextualisme épistémique consiste à soutenir que les variations des propriétés du contexte d'énonciation peuvent induire une modification des conditions de vérité imputées aux énoncés d'attribution ou de refus de connaissance. L'idée directrice n'est ainsi pas de soutenir que la vérité ou la fausseté d'un énoncé de la forme « S sait que P » est déterminée *en* contexte, mais d'argumenter qu'elle l'est *par* le contexte. Dans cette perspective, le contexte agit donc comme une composante du contenu des énoncés et il en résulte que tout changement de contexte peut faire fluctuer leur valeur de vérité. L'intérêt ou la force de cette approche est qu'elle permet de refléter fidèlement l'acceptabilité contextuellement variable des attributions de connaissance dans les situations de la vie de tous les jours où nous sommes amenés à attribuer, ou à refuser d'accorder, la connaissance à autrui ou à nous-même. L'exemple célèbre et si souvent discuté du « Bank case » de Keith DeRose (« Contextualism and Knowledge Attributions », *Philosophy and Phenomenological Research* 52, 1992, p. 913-29) illustre de façon claire la fluctuation des attributions de connaissance que nous effectuons dans les contextes conversationnels de la vie ordinaire en proposant un contraste entre deux contextes qui ne diffèrent qu'en regard de l'importance pratique qu'il peut y avoir à se tromper ou à avoir raison :

Cas de la banque avec enjeu faible :
Ma femme et moi rentrons à la maison un vendredi après-midi. Nous envisageons de nous arrêter à la banque sur le chemin pour déposer nos chèques de salaire. Mais comme nous passons à hauteur de la banque, nous remarquons qu'à l'intérieur, les queues sont très longues, comme souvent le vendredi après-midi. Bien que nous aimions généralement déposer nos

chèques de salaire le plus tôt possible, il n'est pas spécialement important dans ce cas qu'ils soient déposés sur le champ, donc je suggère que nous rentrions directement à la maison et déposions nos chèques de salaire le samedi matin. Ma femme dit : « Peut-être la banque ne sera-t-elle pas ouverte demain. Beaucoup de banques ferment le samedi ». Je réponds : « Non, je sais qu'elle sera ouverte. J'y étais le samedi il y a deux semaines de cela. C'est ouvert jusqu'à midi ».

Cas de la banque avec enjeu élevé : Ma femme et moi passons à hauteur de la banque un vendredi après-midi, comme dans le cas précédent, et nous remarquons les longues queues. Je suggère à nouveau que nous déposions nos chèques de salaire le samedi matin, en expliquant que j'étais à la banque le samedi matin il y a juste deux semaines de cela et que j'ai pu constater qu'elle était ouverte jusqu'à midi. Mais dans ce cas, nous venons tout juste de signer un gros chèque très important. Si nos chèques de salaire ne sont pas déposés sur notre compte-chèques avant lundi matin, ce chèque important que nous avons signé sera rejeté, nous mettant dans une très mauvaise situation. Bien entendu, la banque n'est pas ouverte le dimanche. Ma femme me rappelle tous ces faits. Elle dit alors : « Il arrive que les banques changent leurs horaires. Sais-tu si la banque sera ouverte demain ? » Tout en demeurant aussi confiant que précédemment du fait que la banque sera ouverte demain, je réponds alors pourtant : « Euh, non. Je ferai mieux d'y entrer et de m'en assurer ».

La lecture de cet exemple paradigmatique montre que le contextualisme épistémique repose sur l'hypothèse que les intuitions des locuteurs sont la mesure appropriée pour décider de la vérité ou de la fausseté de leurs attributions de connaissance. Il met de plus en évidence que « there are conversational contexts that are governed by what we may call, in a first and intuitive approximation,

high standards for 'knowledge' – that is, contexts in which it is difficult to satisfy « knows p » for a given proposition p – and contexts with low standards for 'knowledge', in which it is considerably easier to do so » (p. 1).

En effet, le « Bank case » montre qu'il est plus difficile de tenir pour certain le « knows » dans le contexte d'un enjeu élevé que dans celui d'un enjeu faible, même si – dans les deux cas – le locuteur est de fait dans la même position épistémique vis-à-vis de la proposition « la banque sera ouverte samedi matin ». Cette sensibilité au contexte du verbe « savoir » a conduit de nombreux théoriciens à comparer le comportement de « know » à celui des adjectifs gradables, tels que « grand » ou « gros », qui se révèlent pareillement instables, car tributaires du contexte (un enfant de sept ans sera jugé « grand » à la maternelle, mais « petit » dans le contexte d'un lycée). À l'approche dominante qui attribue la sensibilité au contexte du verbe « know » à « the salience of error or counterpossibilities at a context or to what is at stake at the context » (p. 14), Michael Blome-Tillmann oppose que « 'know' is sensitive to what is *pragmatically presupposed* at a context » (*ibid.*).

Aussi, le but poursuivi dans cet ouvrage est de proposer une nouvelle approche contextualiste du verbe « savoir » en établissant un lien sémantique étroit entre le contenu du prédicat « sait que p » dans un contexte C et ce qui est pragmatiquement présupposé par C . Pour ce faire, l'auteur – qui est professeur associé en philosophie à l'université de McGill – s'appuie non seulement sur la version la plus controversée du contextualisme, à savoir celle initiée par Stewart Cohen (« How to Be a Fallibilist », *Philosophical Perspectives* 2, 1988, pp. 91-123) et développée par David Lewis (« Elusive Knowledge », *Australian Journal of Philosophy* 74, 1996, pp. 549-567), mais aussi sur la conception de la présupposition pragmatique en termes de

« common ground » défendue par Robert Stalnaker (*Context and Content : Essays on Intentionality in Speech and Thought*, 1999, Oxford : OUP). Plus particulièrement, Blome-Tillmann complète la définition lewisienne de la « satisfaction » de « know » en lui adjoignant la condition (1) et obtient ainsi :

- x satisfies 'knows p ' in context $C \leftrightarrow$
1. x 's belief that p is properly based and
 2. x 's evidence eliminates all $\neg p$ -worlds, except for those that are properly ignored in C . [an evidence consists of the totality of our perceptual experiences and memory states]

Cette définition de la sémantique de « knows p » permet de rendre compte, d'une part, que « know » met en jeu une condition de croyance et que cette croyance doit être fondée pour que l'on puisse la qualifier de « connaissance ». D'autre part, elle rend également justice au fait que notre expérience et notre mémoire nous conduisent à rejeter les propositions qui entrent en conflit avec nos observations et nos souvenirs (cf. p. 16-17 et 31). Blome-Tillmann rejette, par contre, la « règle d'attention » lewisienne : « If w is attended to by the speakers in C , then w is not properly ignored in C » (p. 17) sur la base qu'elle énonce une contrainte beaucoup trop forte. Ce défaut, pour l'auteur, peut être corrigé si l'on fait intervenir la notion stalnakérienne de présupposition pragmatique : « x pragmatically presupposes $p \leftrightarrow x$ believes p to be common ground » ; étant entendu que le « common ground that p in a group G » n'est établi que si « all members of G accept (for the purpose of the conversation) that p , and all believe that all accept that p , and all believe that all believe that all accept that p , etc. » (p. 23). En fonction de ces définitions stalnakériennes, Blome-Tillmann établit alors la « règle de présupposition » dont la fonction est de se substituer à la « règle d'attention ».

Cette nouvelle règle, qui s'énonce « If w is compatible with the speakers's pragmatic presuppositions in C , then w cannot be properly ignored in C » (p. 20), présente l'avantage de fournir une explication plausible des données impliquées dans les situations du type « Bank case » et rend également justice au fait que les locuteurs exercent un certain contrôle volontaire sur le contenu du savoir qu'ils véhiculent, puisqu'ils sont décisionnaires des propositions qu'ils présupposent. En fusionnant les modifications apportées à l'approche de Lewis et la conception de la présupposition pragmatique de Stalnaker, Blome-Tillmann réussit alors à proposer une nouvelle définition de la satisfaction de « knows p » : « x satisfies 'knows p ' in context $C \leftrightarrow x$'s evidence eliminates all $\neg p$ -worlds that are compatible with what is pragmatically presupposed in C » (p. 34). Cette définition, qu'il dénomme « The simple view », constitue le cœur de l'ouvrage sur lequel l'auteur s'appuie pour montrer qu'elle permet de résoudre certains « sceptical puzzles » (chap. 2) et de répondre à bon nombre d'objections habituellement adressées au contextualisme épistémique (chap. 3 et 4).

En défendant l'idée que les attributions de connaissance sont tributaires de ce que le locuteur présuppose pragmatiquement dans son contexte d'énonciation, Blome-Tillmann offre une nouvelle piste de réflexion qui devrait donner lieu à de nombreuses discussions en épistémologie et en philosophie du langage. Il s'agit d'un livre passionnant, à l'argumentation rigoureuse et qui relance le débat sur la pertinence d'user en sémantique de la notion très controversée de « présupposition pragmatique » (au sens que lui a donnée Stalnaker).

Béatrice Godart-Wendling
CNRS - HTL

Bornand, Sandra & Leguy, Cécile (dir.), *Compétence et performance. Perspectives interdisciplinaires sur une dichotomie classique*, Paris, Karthala, 2014, 348 p., ISBN 978-2-8111-1023-9.

Un an après la parution de leur livre, *Anthropologie des pratiques langagières* (Armand Colin, 2013), qui présentait de façon claire et rigoureuse l'histoire, les théories ainsi que les champs d'investigation de l'anthropologie linguistique, Sandra Bornand et Cécile Leguy nous livrent un nouvel ouvrage particulièrement dense qui interroge – sous l'angle des problématiques actuelles de recherche – le domaine d'extension des concepts de compétence et de performance. Il faut préciser que le questionnement induit par l'articulation de ce couple conceptuel constitue un thème cher à ces deux auteurs car Bornand, en collaboration avec Ursula Baumgardt, avait déjà en 2009 dirigé un numéro des *Cahiers de littérature orale* intitulé *Autour de la performance* et le tableau des changements – résultant des nouvelles définitions que Dell Hymes avait attribuées à ces concepts dès 1971 – avait également été dressé dans le chapitre 2 de l'*Anthropologie des pratiques langagières* (p. 64 à 70). De fait, l'objectif sous-tendu par *Compétence et performance* n'est pas de remettre en question le caractère opératoire de ces deux « notions clés de l'anthropologie linguistique » (Bornand et Leguy, p. 11), mais d'évaluer – en se démarquant du point de vue ethnocentrique qui est encore trop souvent le nôtre – les répercussions qui se dessinent aujourd'hui suite à la redéfinition par Hymes des concepts de performance et de compétence. L'intérêt de cet ouvrage n'est cependant pas à rechercher du côté de l'histoire, car la période considérée ne traite que de la divergence théorique qui opposa Hymes à Chomsky (pensée dans sa relation à Saussure), donnant ainsi malencontreusement à penser que les idées subsumées par les concepts de

compétence et de performance n'émergèrent qu'au milieu des années 1950, alors qu'elles s'enracinent dans une longue tradition philosophique mettant à profit la distinction aristotélicienne entre ce qui est « en puissance » ou « en acte » (cf. *La Métaphysique*). La force de ce livre réside plutôt dans sa dimension épistémologique qui questionne la pertinence de penser ce couple conceptuel sous la forme d'une dichotomie, ou qui évalue – à partir d'analyses très précises – les conséquences théoriques induites par le déplacement de problématique résultant des redéfinitions hymesiennes, ou encore qui met au jour la diversité des formes que peuvent prendre la compétence et la performance tout en dénonçant l'idée que celles-ci ne convoquent que le sujet parlant.

Plus précisément, la structure de ce livre comprend une présentation très claire, rédigée par Bornand et Leguy, de l'évolution que connurent les concepts de compétence et de performance sous l'impulsion de Hymes et des enjeux théoriques qui en résultèrent. Puis, le corps de l'ouvrage se compose de quinze articles rédigés par des spécialistes d'horizon assez différent (ethnolinguistique, anthropologie, psycholinguistique, littérature orale, poétique, linguistique...) qui, en fonction de leur terrain, interrogent la nature, les fonctions ainsi que les multiples formes que peuvent revêtir la compétence et la performance ; chacune de ces problématiques étant traitée d'article en article sous des angles épistémologiques différents. Ce prisme d'analyse offre alors au lecteur la possibilité de se forger une vue d'ensemble assez fine de la question tout en notant qu'il existe certaines récurrences dans les conclusions obtenues au sein d'articles traitant pourtant de cas de compétence et de performance très différents. Enfin, une postface écrite par Jean Derive jette un éclairage nouveau sur ces quinze contributions en dégagant les axes d'analyse qui structurent l'ouvrage.

Un trait notable de ce livre est que la quasi-totalité des articles (présentation et postface comprises) traite des conceptions chomskyennes et hymesiennes de la compétence et de la performance et ce leitmotiv, loin de créer un effet lassant de redondance, permet au lecteur de saisir toutes les facettes et nuances de la divergence qui opposa ces deux théoriciens américains. Systématiquement orientés en faveur de la position de Hymes qui, rappelons-le, consista à argumenter que la compétence est de nature sociale, et non innée, puisqu'elle s'acquiert en contexte de communication (« apprendre à parler ne consiste pas à savoir faire des phrases correctes, mais à savoir parler 'à propos' », Bornand et Leguy, p. 12), les articles dénoncent ainsi un à un l'inadéquation de la conception chomskyenne en mettant l'accent sur les caractéristiques suivantes :

- elle ne prend uniquement en compte que « des règles d'admissibilité d'ordre syntaxique (tirées d'une langue écrite et décontextualisée : un anglais idéalisé devenu implicitement langue universelle) » (Claude Calame, chap. 1, p. 26),
- elle présuppose une relation avec la performance « *a priori* unilinéaire » (Zineb Majdouli, chap. 9, p. 181), puisque systématiquement orientée de l'intérieur vers l'extérieur « sous le mode cause/effet, origine/résultat, source/conséquence » (*ibid.*, p. 182),
- elle offre une conception de la performance faussée, car présentée comme « an imperfect manifestation of an underlying linguistic system » (Laura Sterponi et Jennifer Shankey, chap. 11, p. 206),
- elle assimile la compétence orale « à un système d'écriture inné » (Alain Pierrot, chap. 12, p. 249) en « ne distingu[ant] pas vraiment la grammaire comme ensemble fini de règles formelles de la maîtrise de celles-ci » (*ibid.*, p. 241).

Si l'arrière-plan polémique de l'ouvrage peut donc être résumé grâce aux termes de Ruth Finnegan : « Chomsky's speculative, abstract, judgemental, acultural and mentalist analysis based in a theory of generative grammar and structure is not only unattractive [...] but inconsistent with the evidence » (chap. 2, p. 48), il n'en reste pas moins que ce livre laisse une petite place à l'hypothèse innéiste de la compétence par le biais de l'article traitant de la compétence communicationnelle du nourrisson, même si leurs auteurs, Maya Gratier et Julien Magnier, s'avèrent particulièrement prudents sur ce sujet (chap. 6). Dans ce contexte d'une critique que l'on peut qualifier d'unanime des positions de Chomsky, on déplore que les deux coordinatrices n'aient pas inclus dans le volume un article rédigé par un linguiste d'obédience générativiste et travaillant (comme ceci est le cas par exemple au LLING) sur l'acquisition et les pathologies du langage car, devant tant de critiques, le lecteur devient curieux de savoir si les thèses chomskyennes servent encore de fondement à l'analyse et quels sont les arguments qui pourraient conduire à les maintenir.

Un autre parallèle intéressant que développe *Compétence et performance* porte sur la relation ayant été « abusivement » établie entre la conception de Chomsky et l'opposition langue / parole instaurée par Saussure (Marie-Dominique Popelard, chap. 10, p. 198). Bornand et Leguy situent l'instauration de ce lien dans la critique que Lakoff adressa à Chomsky en 1973 et les articles de Franck Alvarez-Pereyre (chap. 5), John Leavitt (chap. 14) et Jean Derive (Postface) qui réexaminent cette question mettent en évidence que si « Saussure et Chomsky auront nettement campé du côté de la langue et de la compétence » (chap. 5, p. 97) et fondé leurs dichotomies respectives sur « une distinction classique de la phénoménologie : celle entre le *système* d'une part et le *process* auquel donne lieu le

fonctionnement de ce système d'autre part » (Postface, p. 333), il n'en reste pas moins que la position de ces deux auteurs diffère en ce que Saussure situe non seulement le système du côté de la langue et non du côté du sujet (chap. 14, p. 293 et Postface, p. 333), mais aussi n'accorde aucune primauté au domaine de la syntaxe, refusant ainsi de penser la langue selon « une hiérarchie interne » (chap. 5, p. 92-96).

L'investigation épistémologique menée dans ce livre prend acte de l'élargissement du domaine d'extension que Hymes conféra à la notion de compétence en l'appréhendant dans sa dimension sociale et conversationnelle et tire également profit des conséquences qui en résultèrent sur la notion de performance définie désormais, non comme une actualisation des connaissances, mais comme la manifestation d'une action en situation. Mais si la mise sur le devant de la scène de la notion de performance depuis les années 1980 est nettement rappelée, ainsi que l'influence qu'exerça la pensée d'Austin en ce sens (Claude Calame, chap. 1, p. 26, Julien Bonhomme, chap. 4, p. 69 et Bertrand Masquelier, chap. 15, p. 312 et 321), l'intérêt de cet ouvrage réside cependant dans le fait qu'il ne privilégie pas l'étude de cette notion, mais réussit à faire progresser l'analyse tant du côté de la performance que de la compétence. Il s'agit ainsi de donner prise sur une faculté – la compétence – qui en tant que telle ne semble pas relever de l'observable en identifiant de nouvelles formes de compétence ou en mettant à plat les processus qui président à son émergence. Calame ainsi établit à partir de la performance poétique en Grèce classique qu'il existe « une compétence générique qui s'inscrit dans la compétence langagière en général » (chap. 1, p. 28-29) et qui correspond à notre « aptitude à construire et à reconnaître des énoncés canoniques, identifiés conventionnellement comme des genres du discours »

(Postface, p. 334). À l'élargissement du champ d'extension auquel s'applique la notion de compétence s'adjoint dans ce livre une réflexion sur son processus de constitution qui conduit la plupart des auteurs à argumenter qu'on ne peut « maintenir une dichotomie de principe entre compétence et performance » (Alvarez-Pereyre, chap. 5, p. 105), car ces deux notions « fonctionnent en boucle » (Denis Monnerie, chap. 13, p. 269). Les chapitres 3, 4, 5, 6, 7, 8, 10, 11 et 13 soutiennent ainsi que le lien qui unit la compétence à la performance ne correspond pas à un processus orienté, mais qu'il s'agit de « deux aspects indissociables » (Sophie Chave-Dartoen, chap. 3, p. 65) qui se nourrissent l'un de l'autre : le savoir-faire acquis lors d'une performance venant modifier la compétence (conçue de ce fait comme une aptitude fondée sur le 'savoir que' et le 'savoir comment') qui en retour offrira l'expression d'une performance mieux maîtrisée ; ce processus étant *a priori* sans fin. En résulte un déplacement de la problématique vers une conception de la compétence comme « agissante » et « créative » (Zineb Majdouli, chap. 9, p. 192-193) ; approche que Véronique Traverso pousse à son extrême, puisqu'elle argumente qu'« en décrivant les performances, ce sont les compétences qu'on décrit, des compétences en action » (chap. 7, p. 137). Dans cette perspective, « les performances ne représentent pas des accomplissements imparfaits d'une structure mentale donnée, mais viennent plutôt enrichir continuellement les compétences qu'elles expriment » (Maya Gratier et Julien Magnier, chap. 6, p. 112). Mais ce livre explore également la nature de la compétence, au sens où les articles de Sophie Chave-Dartoen, Julien Bonhomme et Denis Monnerie remettent en question l'idée que la compétence puisse être réduite à une dimension strictement individuelle. Penser la compétence par le biais du « je » revient à oblitérer que l'on est en

fait en présence d'« une compétence d'un soi collectif » (chap. 1, p. 37), car n'est compétent que celui qui a assimilé le savoir (-faire) et la culture de sa société et qui est investi comme tel par celle-ci (de par les compétences qu'il a héritées de ses ancêtres, l'intervention divine qui s'exprime à travers lui, son positionnement généalogique, les acteurs engagés dans l'action, cf. chap. 3). Le cas des Gnawa du Maroc, musiciens du monde invités à se produire sur des scènes internationales, analysé par Zineb Majdouli illustre bien cette dimension sociale de la compétence, puisqu'il montre que « la véritable compétence que développent ces musiciens » n'est pas leur aptitude à bien jouer, mais « la capacité à jauger, *in situ*, la demande qui leur est formulée », c'est-à-dire à exécuter une performance en accord avec les attentes supposées du public (chap. 9, p. 188). Enfin, ce livre met nettement en évidence, grâce notamment aux articles de Sophie Chave-Dartoen et Julien Bonhomme, que les critères d'identification de la compétence et de la performance sont toujours relatifs à une société donnée. Chave-Dartoen réussit ainsi à démontrer que « les logiques wallisiennes s'ouvrent à des formes de compétence et de performance qui, bien que non identifiées ou non répertoriées comme socialement acceptables, deviennent légitimes du seul fait de l'efficacité constatée » (chap. 3, p. 64).

Toutes ces problématiques sont appréhendées grâce à des examens minutieux de cas et de terrains très variés qui positionnent leurs argumentations en appelant aux principaux théoriciens de l'anthropologie sociale (Clifford Geertz, Erving Goffman, Geneviève Calame-Griaule, Victor Turner, Alessandro Duranti...) et de la linguistique (Benveniste, Bakhtine, Austin, Searle...). À cet égard, l'article de Bertrand Masquelier est remarquable, car il parvient à mettre en évidence – grâce à une réflexion théorique d'envergure – les points de convergence

qui peuvent être observés entre trois thématiques n'ayant *a priori* aucun point commun : la dispute verbale au Cameroun, les chants d'excuses des chanteurs de calypso à Trinidad et le théâtre de rue de la troupe du Royal de Luxe. Ce livre réussit donc son pari : nous faire réfléchir sur les transformations des concepts de compétence et de performance tout en attirant notre attention sur les nouvelles thématiques (leurs liens à l'action, à l'intentionnalité, à la notion d'agent, etc.) qui émergent de leur transfert en ethnographie de la communication.

Béatrice Godart-Wendling
HTL – UMR 7597

Marc Decimo, *Science et Pataphysique, tome 2, Comment la linguistique vint à Paris. De Michel Bréal à Ferdinand de Saussure*, Collection « Les Hétéroclites », Dijon, Les Presses du Réel, 2014, 408 p., ISBN : 978-2-84066-599-1

Ce livre est d'abord une galerie de portraits et d'histoires parmi lesquels on se promène : 158 images, pour la plupart des photographies de savants avec lorgnons, barbe ou moustache – un seul portrait de femme. Si le point d'arrivée de l'ouvrage est Saussure, et vise à documenter « les conditions de possibilité de [son] émergence au tournant des XIX^e et XX^e siècles » (p. 8), on n'a néanmoins pas l'impression d'une histoire racontée dans un sens « évolutionniste ». On est à chaque instant invité dans le présent de Bréal, de Saussure, etc., par un récit mené non à l'imparfait ou au prétérit, mais au présent. Par exemple, p. 97 : « Lors du dixième anniversaire de l'École, en 1878, deux ans avant l'arrivée de Saussure à l'École, G. Paris en portant un toast aux élèves fait remarquer que leur "présence à des leçons qui ne conduisent directement à aucune carrière suppose

un véritable amour de la science”. C’est ne pas se voiler la difficulté » (p. 97). Le début du livre se centre sur l’itinéraire de Michel Bréal, sur la fondation de l’École des Hautes Études et de la *Revue critique d’histoire et de littérature* en 1868, sur les années parisiennes de Saussure, son départ et le recrutement de ses successeurs (p. 4-137). La plus grande partie de l’ouvrage (p. 138-366) est consacrée aux auditeurs de Ferdinand de Saussure à l’École des Hautes Études, et l’essentiel de cette partie est occupé par la liste nominative et les biographies de ces derniers (p. 166-366). Il y a les auditeurs les plus connus : Arsène Darmesteter, Paul Passy, Antoine Meillet, Ferdinand Lot, Sylvain Lévi, Georges Guieysse, Maurice Grammont, Louis Duvau, Marcel Schwob, pour lesquels on est heureux de découvrir des détails biographiques (par exemple le voyage de Paul Passy en Amérique où il rencontre les Tuskaroras et son ouvrage sur le Far West, ou la triste fin de Georges Guieysse, ami de Marcel Schwob avec qui il coécrivit *l’Étude sur l’argot*, et qui avait devant lui un avenir prometteur en linguistique). Mais on est retenu de manière égale par les autres portraits et biographies, par exemple Lionel Radiguet « le vieil Archidruide d’Ouessant », ou Pierre Quillard ami de Jarry et défenseur des Arméniens, etc. La provenance des élèves est aussi un fait d’intérêt, le nombre très important d’Européens, et, parmi les Français, des Alsaciens et des Lorrains : « Sur les 196 auditeurs qui, au cours des ces dix ans, ont pu entendre Ferdinand de Saussure, 77, soit un bon tiers, sont étrangers, essentiellement Européens. C’est afficher que la linguistique parisienne était devenue attractive, y compris pour les Allemands » (p. 140). On ne peut être qu’impressionné par l’importance de la recherche archivistique fournie par Marc Decimo pour parvenir à l’écriture de ces très nombreuses biographies. Il donne par cette mosaïque de portraits (qui souvent se rencontrent) une vision précise de la

société qui a œuvré à la formation des études linguistiques à Paris.

Chloé Laplantine
HTL – UMR 7597

Allan, Keith (éd.), *The Oxford Handbook of the History of Linguistics*. Oxford, Oxford University Press, 2013, 946 p., ISBN : 978-0-19958-584-7

Academic publishers, it is fair to say, are presently possessed by a mania for handbooks and encyclopaedias. Opinion is divided on the desirability of this trend, but wherever we stand on the question, it is perhaps comforting and encouraging to know that Oxford University Press has felt our little field deserving and commissioned *The Oxford Handbook of the History of Linguistics*. Aimed principally at the student of linguistics and the interested layperson, its ambitious goal, in the words of the editor, is to offer ‘comprehensive coverage of the history of linguistics in a single volume’ (p. 1). It is this work’s format – a single volume of a luggable near 1,000 pages – and intended readership that sets it apart from other classic and more recent encyclopaedic endeavours in linguistic historiography, such as Sebeok’s (1975) two-volume *Historiography of Linguistics*, Lepschy’s (1994-1998) four-volume series of monographs *History of Linguistics*, and the three-volume, three-tongued *History of the Language Sciences* of Auroux *et al.* (2000-2006). Quite apart from their greater bulk, these earlier projects generally targeted an initiated readership.

In reviewing any large-scale multi-author project, it is necessary to distinguish the editor’s vision from its realisation at the hands of many collaborators. The vision of the *Oxford Handbook* is immediately recognisable to anyone familiar with the editor’s previous work (e.g.

Allan 2010). It is that of a latter-day linguist curious about his origins, where the history of linguistics is a story of cumulative progress, in which the perceived breakthroughs of the past are assimilated to the present, and anything that does not fit the narrative is cast aside as confusion or obstruction. While this vision may be far from the hermeneutic ideal aspired to by many working in intellectual history, it is perhaps inevitable and to some extent justifiable in a book directed at readers approaching the topic from the perspective of modern linguistics. The perpetual challenge – not to be underestimated – in a work of this kind is to relate to the historically ‘naive’ reader and maintain their interest while guiding them through what is often quite unfamiliar territory.

In total the volume contains 34 articles, which the editor divides up into six parts. The descriptions in quotation marks below are those of the editor in his introduction (p. 1-2). Part I begins with articles on ‘the basics of human communication’, offering surveys of such questions as the origin of language and writing (ch. 1-2), and the study of gesture and sign language (ch. 3-4). Part II then moves on to ‘the history of the analysis of sound systems’: phonetics and phonology as they are understood today (ch. 5, 6 and 8), 19th-century study of sound change (ch. 7), and sound symbolism (ch. 9). Part III covers ‘non-western traditions’, East Asia (ch. 10), India (ch. 11), and ‘Semitic and Afro-Asiatic linguistics’ (ch. 12). Only the first two of these chapters are really concerned with non-western traditions; the last mostly treats European research into languages of the Afro-Asiatic family, itself a construct of western comparative grammar. Part IV returns to the core topics of ‘grammar and morphology’ in the western tradition, with a chronological stroll from antiquity to the Renaissance (ch. 13-15), followed by ‘morphology throughout the ages’ (ch. 16), ‘universal grammar from the medieval scholastics

to Chomsky’ (ch. 17), and a smattering of influential modern schools: American structuralism (ch. 18), generative linguistics (ch. 19), European structuralism (ch. 20), and functional-cognitive approaches (ch. 21). Parts V and VI essentially mop up some of the remaining areas of modern linguistics. Part V covers lexicography (ch. 22), semantics and pragmatics (ch. 23-26), and conversational and discourse analysis (ch. 27). Part VI opens with an article on the history of genealogical and typological classifications of languages with an eye to modern typology (ch. 28), which at times overlaps with chapter 7. The remaining articles offer historical background on sociolinguistics (ch. 29), psycholinguistics (ch. 30), translation (ch. 31), computational and corpus linguistics (ch. 32-33), and philosophy of linguistics (ch. 34).

The realisation of this project shows no real adherence to an overarching plan or approach: the volume rather more resembles a cabinet of curiosities than a finely curated museum. But this diversity is in fact a strength, especially in those cases where the contributors free themselves from the presentist straight-jacket. Exemplary here are a cluster of articles in the middle of the volume that cover mostly pre-modern topics (ch. 13-15): Atherton and Blank’s ‘From Plato to Priscian’, which summarises aspects of ancient philosophical thought relevant to language and traces the emergence of grammar as a discipline in antiquity; Luhtala’s ‘Pedagogical Grammars before the Eighteenth Century’; and Linn’s ‘Vernaculars and the Idea of a Standard Language’, a solid account of the history of language standardisation. Elsewhere, Deumert’s (ch. 29) account of sociolinguistics – or ‘socio-cultural linguistics’ – is refreshingly broad, even if brief, without being spurious. It takes us back to 19th-century work on living language (Humboldt, dialectology, Whitney, Schuchardt), stops off at American anthropological linguistics

and Soviet semiotics, and finishes with the major currents in modern American sociolinguistics. Daniels's (ch. 2) treatment of the development of writing systems as pre-theoretical native speaker analyses of various aspects of their languages offers an interesting approach to linguistic historiography (pursued also in Allan 2010), but unfortunately in its execution amounts to no more than a standard typology of writing systems with a few prefatory remarks on the origins of major scripts.

The majority of the articles represent competent renderings of the themes and episodes prescribed by the editor. For the most part, they contain enough detail and provide sufficient references to more in-depth sources to satisfy the serious reader. Quite a few articles are, however, of questionable quality, most definitely falling short of the requirements of serious historiography and at times even pushing the boundaries of the publishable. For example, Mufwene's article on language evolution (ch. 1) sketches, all too roughly and always with reference to the present, everything from Biblical and classical myths of language origins to Enlightenment and 19th century debates, eventually landing with modern bioprograms and their discontents. The venerable Wikipedia is quoted at length, on more than one occasion (p. 16, 46). The twin chapters on phonetics make little pretence at historiography: MacMahon (ch. 5) searches time and space to see where he can find the technical distinctions of modern phonetics, while Loakes (ch. 6) does little more than offer a walk-through of a few software packages. Similarly unsatisfying is Magnus' treatment of sound symbolism (ch. 9) which, with much condescension, reduces thousands of years of disparate philosophy and aesthetic thinking to an alleged 'Sound Symbolic Hypothesis'. Malmkjær's article on translation (ch. 31) does not go beyond summarising the views of a few 20th-century, predominantly American,

linguists and analytic philosophers on the subject.

There is no doubt great value in having a single-volume overview of the history of linguistics written at a level accessible to newcomers to the field. While most of the articles in the present volume rise to the challenge – often admirably – the numerous and broadly spread deficiencies in quality control endanger this mission. This book cannot be recommended to novice readers, especially students, who deserve only the best reference materials and should not be burdened with the task of sifting the good from the bad (and the ugly).

James McElvenny
Universität Potsdam,
Institut für Romanistik

REFERENCES

- Allan, Keith, 2010. *The Western Classical Tradition in Linguistics*. London: Equinox.
- Auroux, Sylvain, E.F.K. Koerner, Hans-Josef Niederehe and Kees Versteegh eds, 2000–2006. *History of the Language Sciences – Geschichte der Sprachwissenschaften – Histoire des sciences du langage. An International Handbook on the Evolution of the Study of Language from the Beginnings to the Present*. 3 vols. Berlin: Walter de Gruyter.
- Lepschy, Giulio ed., 1994–1998. *History of Linguistics*. 4 vols. Essex: Addison Wesley Longman.
- Sebeok, Thomas A., 1975. *Historiography of Linguistics*. Vol. 13 of *Current Trends in Linguistics*. The Hague: Mouton.